

LA VEILLE DE MON DERNIER MATIN

1.

Elle s'appelait Gabrielle, venait d'avoir 17 ans, et aimait la vie. Elle profitait de chaque rayon de soleil pour réchauffer sa peau et son coeur, qui n'avait pas encore souffert.

Je l'ai aperçu et aimé dès le premier regard. J'avais quelques années de plus qu'elle, mon corps déjà marqué par certaines douleurs du passé. J'avais promis à mon coeur si souvent brisé qu'il n'aurait plus de déceptions. Plus de pincements. Plus de mauvaises surprises... jusqu'au jour où il prendra la décision de rater quelques battements et m'envoyer ainsi dans un autre monde.

Je n'ai pas réussi à tenir la promesse faite à mon coeur, une promesse pourtant vitale, tant j'avais eu mal avec des histoires passées. Je me suis encore une fois laissé déborder par l'amour.

Gabrielle habitait dans la maison voisine de celle de ma grand mère, elle vivait dans une grande maison en bois, de l'autre côté du ruisseau. La première fois que je l'ai vu, elle prenait le soleil sur le toit de la terrasse, la fenêtre de sa chambre aérée, les rideaux volaient au vent. Je voyais depuis ma chambre l'ombre qu'elle projetait et j'admirais en silence.

Ce n'est que quelques heures après, lorsque je péchais dans le ruisseau qu'elle me parla pour la première fois. Sa voix était si douce. Je m'en rappellerai jusqu'à mon dernier soupir.

Elle s'ennuyait, seule dans cette grande maison et cherchait de la compagnie.

Pendant toute la durée des vacances que je passais chez ma grand mère, on se voyait tous les jours. On se retrouvait sur le bord du ruisseau. Je le traversais en me mouillant les pieds jusqu'aux genoux, et on partait se promener à l'abri des regards. Mes sentiments pour elle commencèrent dès les premiers jours, mais de son côté, ne connaissant pas encore l'amour, cela a pris plus de temps. Et pourtant... progressivement... ils sont arrivés. Et ont bouleversé tout notre quotidien.

Les premiers amours ont toujours une force céleste, une pureté. Tant que l'on se laisse aller sans réfléchir.

Gabrielle m'apprenait à écouter la nature, silencieux, assis sur un rocher, main dans la main. Avant cet été, le silence me faisait peur, je devais toujours parler, même pour ne rien dire. Gabrielle restait silencieuse la plus grande partie de nos journées. Son silence ne me dérangeait pas.

Lorsqu'elle m'invita dans sa chambre pour la première fois, lorsque ses parents s'étaient absentés, et qu'elle se deshabilla devant moi, les mots cette fois-ci m'ont abandonné et je me suis retrouvé, comme elle, nu, sans dire un mot. Nos deux corps ont fusionné en silence, les oiseaux chantaient au loin, les buissons et les arbustes remués par le vent marquaient le tempo de notre aventure...

C'est pourtant à partir de là, à partir de ce moment magique, que tout s'est écroulé. Les jours de l'été commençaient à retrécir, le froid se réinstallait dans une nuit sans nuages. Gabrielle s'endormait en larmes. Moi je ne comprenais rien, j'essayais de lui redonner de la chaleur, mais elle ne voulait pas de mes bras et de mes caresses. Le soleil s'absentait de plus en plus et les rayons qui réchauffaient le corps de Gabrielle se faisaient épars. Gabrielle perdait sa joie de vivre.

Comme une muse du soleil, Gabrielle suivait son rythme, les beaux mois venaient de finir et la pluie de septembre arrivait. Enfermée dans sa chambre, les persiennes tirées, Gabrielle devenait invisible. Nos après-midis n'existaient plus que dans mes rêves. Les sorties amoureuses assis sur le rocher main dans la main devenaient des sorties solitaires. J'écoutais la nature, voulant me rapprocher ainsi de Gabrielle. J'écoutais le silence pour espérer entendre la plainte de mon amour.

Mes vacances se terminaient, je devais reprendre le chemin des études, loin de la maison de ma grand mère, loin de Gabrielle qui ne donnait plus de signe de vie. Avant de partir, j'apportais une lettre à Gabrielle mais ne voulant pas m'ouvrir je déposais l'enveloppe dans la boîte aux lettres.

Ne sachant jamais si elle la lirait, n'espérant pas recevoir une réponse.

Mon cœur souffrait par ce manque. L'imagination qui m'avait porté inconsciemment loin de ma promesse était maintenant ma seule satisfaction.

Gabrielle fut pour moi un mystère tout au long de l'année universitaire, je repensais à elle, ne pouvant pas me défaire de sa peau chaude et de sa voix douce. Aucune fille n'arrivait à me faire oublier cet amour d'été.

2.

Aux premières lueurs du soleil, ce matin là, un matin de juin, je pris la voiture de mon colocataire, et roulai toute la matinée en direction de cette maison en bois qui m'ensorcelait et rendait mon esprit prisonnier.

Ce fut ma dernière journée ensorcelé.

Les abords de la maison de ma grand mère apparaissait sous le soleil de midi, je conduisis doucement sur le long chemin entre les chènes. J'arrétais la voiture près du ruisseau et observais le contour de cette maison en bois.

Pas un bruit.

Pas un mouvement. Les volets étaient clos. Les oiseaux se taisaient.

Effrayé par ce calme, loin de l'animation du campus, je montai quatre à quatre les marches de la maison de ma grand mère, et continuai sans m'arrêter jusqu'à mon point de vue secret, là où je l'avais vu pour la première fois. Sa fenêtre était ouverte. Les rideaux volaient sous la douce brise du mois de juin. Je la vis comme elle m'était apparu la première fois. Sur le toit. L'ombre de ses formes me troublait comme elles l'avaient déjà fait.

Je criai son nom. Pas de réponse. Pas un mouvement de sa part.

Des larmes commençaient à couler le long de mes joues. Mon cœur battait la chamade, inquiet, sans en connaître les raisons.

Je la voyais mais gardais le sentiment confu qu'elle n'était pas consciente de ma présence. Isolée sur son toit.

Je redescendai les marches, et partis en direction du ruisseau, je le traversai sans prendre le temps de me déshabiller, me trempant complètement. La maison en bois n'était plus qu'à quelques mètres de moi. Je repris le chemin secret en escaladant le pilier pour monter jusqu'à sa chambre.

Epuisé, mon coeur ne s'arrêtant plus de battre, je m'écroulais comme une masse sur ce toit vide. Les volets de sa chambre étaient ouverts, et un projectile avait atteint la fenetre, la brisant, l'appel d'air faisait bouger les rideaux. La chambre était vidée. Seulement la vieille comode restait, et le lit.

J'ouvrais les yeux doucement, la nuit était tombée, j'étais toujours sur le toit, contemplant la chambre de Gabrielle, vide et sans vie.

En prenant garde de ne pas me couper je déverrouillai le crochet de la fenetre en glissant ma main par le trou laissé par la pierre, je me faufilai dans cette chambre qui avait connu notre première fois, sur ce lit, et je la revis, silencieuse, lisant allongée sur le ventre. Je me revoyais la contempler sans me lasser, l'embrasser sur le dos et les fesses. Avec Gabrielle nul besoin de parler pour se faire comprendre, nous finissions par nous embrasser et nu, nous recevions les rayons bienfaiteurs du soleil.

Je pleurais en repensant à l'été dernier. Mon coeur enragé contre mon manque de courage, la faiblesse de se laisser envahir par les sentiments, ne pensant qu'aux instants heureux et oubliant la souffrance de la fin des histoires.

Je m'endormis d'un sommeil profond sur le matelas abandonné.

Le lendemain, j'ouvris les yeux, le soleil inondait la chambre de sa lueur matinale. Je me levais doucement, sortis par la fenetre, et fermai les volets depuis l'extérieur pour préserver l'intimité de cette chambre, et repartis en voiture, en direction de la ville.

Mon coeur m'avait prévenu. Il avait décidé de me laisser une dernière chance mais il est trop tard maintenant pour revenir en arrière. Cette fois ci, mon coeur est définitif, il n'aimera plus. Il continuera seulement de battre à son rythme régulier, sans s'enflammer pour des petites histoires sans lendemain. Où une amoureuse peut s'éteindre à la fin de l'été, ne supportant plus les mauvais jours. Je vivrai ainsi jusqu'à mon dernier battement de coeur, heureux en voyant Gabrielle dans le soleil, et triste lorsqu'il décidera de ne plus se montrer. Comme elle... Un jour de septembre.